



SOUFFLE COURT

« Outre le mensonge, et comme son corollaire, ce qui tourmentait le plus Ivan Ilitch, c'est que personne ne le plaignait comme il aurait voulu qu'on le plaignît : à certains moments après de longues souffrances, il aurait voulu par-dessus tout, bien qu'il eût honte de se l'avouer, il aurait voulu que quelqu'un le plaignît comme un enfant malade ».¹

J'ai l'impression que chaque seconde, je vieillis d'un jour. Depuis un peu plus d'un an, je suis comme un boxeur sonné, il ne me reste plus qu'à compter les coups. Mon corps ne veut plus fonctionner comme auparavant ou plutôt, chaque jour, ses défaillances sont plus évidentes et je constate une nouvelle déchéance. C'est ma peau de chagrin et c'est insupportable. On accepte l'idée de la mort avec une certaine sérénité, probablement parce qu'elle reste abstraite et que, dans son propre imaginaire, l'échéance reste lointaine, mais la déchéance avec le vieillissement accéléré des articulations, du visage, de tous les organes est un spectacle affligeant auquel peu de gens sont préparés, surtout dans ce monde où l'on fait l'apologie de la jeunesse éternelle. C'est la traque de la ride, de l'embonpoint, de la défaillance sexuelle, de la raideur physique. Si j'ai longtemps suivi la meute, si j'ai manifesté une certaine fierté à garder mes quelques cheveux noirs et à surprendre les imbéciles sur mon âge apparent, voilà, ça y est,

1. Léon Tolstói, *La mort d'Ivan Ilitch*, 1993, Flammarion, Paris, Traduction par M. Eristov, Louis Jousserandot, J. W. Bienstock et P. Birioukov, M. Tougouchy, Michel Cadot.





j'y suis dans la vieillesse et je me surprends à en abuser. Mon égoïsme cherche à tout prix la compassion chez les autres, surtout chez les femmes, qui ont une vocation ancestrale à comprendre la souffrance et à essayer de la soulager.

Je suis un cabotin, qui, jusqu'à son dernier souffle, ne saura jamais trouver le juste équilibre entre vérité et mensonge, entre réalité et fantasme, entre affirmation de soi et caricature. Pourtant, je dois bien réaliser que mon public n'est plus, comme jadis, dupe car mon jeu d'acteur n'est plus dirigé par ma volonté créatrice mais imposé par la Mort, qui agite sa faux et n'accepte aucune discussion, aucune négociation. Elle tranche souverainement.

Tout est dérisoire, ma soif d'amour, mes illusions sur la vie, sur moi, sur la vision que les autres ont de moi. Je suis une vieille carne, ridicule comme les mortes vivantes des tableaux de Goya. Mon sourire est un rictus, mon visage est un vieux rideau de théâtre aux plis innombrables, mon cou est une couverture de cheval, abandonnée dans une écurie, toute effilochée, mon ventre vide est une succession de plis comme les collines à thé de l'Assam, mes cuisses sont maigres comme celles d'une haridelle et le surplus de peau qui les tapisse suffirait à couvrir les surfaces dénudées d'un grand brûlé. Mes fesses s'abandonnent à un vide vertigineux, n'ont plus rien pour se raccrocher et éviter l'écroulement total, enfin ma bouche, au sourire de squelette en sursis, cache mal la débandade de mes dents, dont l'absence est masquée par un appareil à l'équilibre instable. Je déteste les miroirs et je les bannis de mon horizon quotidien. Toute cette décrépitude s'accompagne du rétrécissement quotidien de mon périmètre de vie. Ma vision baisse régulièrement, mais c'est un point positif, quand on ne voit plus distinctement, on ne discerne pas les marques inéluctables de la mort qui approche. Mes jambes, jadis fortes, me transportaient à travers monts et vallées ; elles ont maintenant tendance à refuser les efforts. Chaque jour, j'essaie de les persuader de poursuivre leur tâche. Elles ne m'abandonnent pas complètement, mais je guette leur faiblesse. Se lever d'un siège surtout bas est une épreuve mon dos et mes genoux émettent des grincements de mauvais augure. Il me faut aussi parler des levers nocturnes pour vider une vessie, qui ne peut pas toujours imprimer suffisamment de forces pour franchir le verrou prostatique. Ma miction n'est qu'un mince filet qui me fait souvenir avec nostalgie des fontaines puissantes de l'adolescence triomphante. C'est presque un marathon alors qu'avant j'étais un sprinter !

Lorsqu'il m'arrive de me promener comme aujourd'hui, je suis le spectateur passif de grands bouleversements dans les paysages que j'ai parcourus autrefois. La campagne n'a plus rien à voir avec celle qui reste, lancinante, gravée dans ma mémoire. Je me revois marcher, presque dans une autre vie, tenant bien serré d'un côté la main de ma mère et de l'autre celle de ma grand-mère. J'essayais





difficilement de suivre le rythme de leurs pas avec mes petites jambes. Les deux femmes portaient des valises. Nous traversons une plaine ; quelques collines peu accentuées rompaient les perspectives. L'espace était entrecoupé par des haies, les habitations étaient très dispersées et au hasard, le regard découvrait des étangs. Mes yeux étaient grand ouverts, tous mes sens étaient en éveil. J'entendais les mugissements d'agonie des vaches aux pis énormes et lourds, je sentais l'odeur âcre du cuir qui brûlait sur des cadavres d'animaux, je voyais des fermes surmontées de flammes énormes et de fumées blanches avec par moments des bruits très menaçants d'explosion. L'inquiétude était d'autant plus grande que l'on me disait de marcher sans me retourner, comme Dieu l'avait ordonné à Loth et sa famille fuyant Sodome. Aucune explication ne m'était donnée de ce spectacle pour le moins troublant. Nous étions seuls au monde, il n'y avait personne ni sur la route, ni dans les maisons encore intactes. La fatigue s'ajoutait à la peur et je voulais me faire porter mais ni l'une, ni l'autre des deux femmes n'avait l'intention de me prendre dans leurs bras. Ma mère gardait un visage fermé que je ne lui connaissais pas et ne cessait de répéter : « Allons, dépêche-toi, nous sommes encore loin de la maison ». Ma main gauche ressentait le tremblement convulsif qui animait tout le corps de ma grand-mère et je voyais sous ses lunettes les larmes qui embuaient ses yeux. J'accélérai mon pas au point de ressentir des crampes aux mollets. Je pinçais mes lèvres avec une énergie farouche jusqu'à éprouver une douleur vive à mes mâchoires. Je ne cessais de me répéter en moi-même « Ne crie pas, ne pleure pas, marche... ». Une carriole attelée à une vieille jument apparut au détour d'un chemin et son conducteur nous proposa de grimper pour nous permettre de nous avancer un peu, quel soulagement ! Après des heures de route, nous allions enfin arriver à destination.

Ce n'est que longtemps après ces événements que ma mère a pris le temps de me donner des explications. C'était à la fin de l'occupation allemande en France ; nous avons quitté notre village sur les conseils de la Résistance, qui intensifiait ses attaques contre les colonnes de l'armée nazie en déroute. Ma grand-mère, toujours exigeante sur la qualité de son environnement, avait proposé de nous rendre dans le même département à Vonnas, chez la mère Blanc, en soulignant, qu'au moins, là-bas, nous serions bien nourris. L'accueil de la famille Blanc, en particulier de la fille de la mère Blanc, tante de l'actuel restaurateur triple étoilé, a été merveilleux. Elle m'a laissé un souvenir d'un visage toujours souriant, plein de chaleur humaine. Dans la nuit, un officier de la Wehrmacht avait été tué par un partisan et l'occupant avait décidé d'abattre une dizaine d'otages. Au lever du jour, la localité de Vonnas a été complètement encerclée par une troupe de miliciens aux ordres de la Gestapo. Toutes les maisons ont été fouillées,





pour débusquer les Juifs et les résistants. Pour faire bonne mesure, on procéda à l'arrestation de notables non-engagés dans la collaboration. Les Blanc nous avaient installés dans une réserve, mais l'abri n'était pas suffisamment fiable et cette partie de cache-cache aurait pu s'achever de manière tragique, pour eux comme pour nous, car les miliciens nous ont débusqués et nous ont traités immédiatement de sales juifs. Ce fut notre journée du miracle, comme beaucoup de juifs survivants en ont vécu, surprenant, inattendu, mais ô combien réel. Déjà embarqués dans une voiture pour être acheminé vers une gare à destination de Drancy puis déportés, voués à la chambre à gaz, nous avons été libérés par un officier de la Gestapo. Le hasard bienheureux voulait qu'il fut né dans la même ville africaine que ma mère et il était resté persuadé que l'Afrique Noire, à l'époque de son enfance, était « Judenfrei »². Nous n'avons pas demandé notre reste et nous avons fui. La mémoire d'un enfant de cinq ans est surprenante car elle s'attarde sur toute une série d'images parfois insignifiantes parfois éclatantes, parfois incompréhensibles mais toujours lancinantes, dont on essaye plus tard de percer le mystère. Aujourd'hui, les acteurs de ce drame ont tous disparu.

Je continue ma promenade, j'accélère le pas parce que le ciel a pris des teintes menaçantes et que je n'ai pas envie de me faire doucher alors que je suis à dix minutes à peine d'une auberge, qui pourra m'abriter. J'arrive totalement essoufflé comme si j'avais fumé deux paquets de cigarettes pourtant je n'ai plus touché ce poison depuis plus de deux ans. Ma poitrine donne l'impression d'éclater, je suis pris dans un vrai corset qui enserre mon thorax et écrase mes poumons. Ma trachée siffle et semble se rétrécir jusqu'à se fermer. J'entends un bruit de forge et de raclement sinistre. Je suis sauvé de la pluie, qui va tomber à grosses gouttes. Je pénètre dans l'auberge, m'assieds et progressivement, l'étau se relâche et je commence à nouveau à respirer normalement. L'aubergiste me regarde avec curiosité et me demande si j'ai besoin d'aide. Tout revient à la normale; je la remercie pour sa gentillesse et lui commande un thé. Je vois, bien en apparence sur le bar, le journal du jour.

Sa lecture va me permettre de prendre mon mal en patience jusqu'au retour du temps sec.

C'est plutôt une averse orageuse qu'un mauvais temps persistant et la pluie cesse. Je reprends mon chemin pour retourner à mon gîte où ma charmante hôtesse m'accueille avec le sourire. Une bonne odeur de potage au potimarron annonce un repas agréable. Je vais pouvoir glisser mes pieds dans mes pantoufles et m'asseoir à la grande table d'hôtes où sont disposées de nombreuses assiettes

2. Indemne de toute présence juive.





annonçant l'arrivée prochaine de beaucoup de convives. Mais c'est encore trop tôt. Je vais me reposer sur le lit tout frais, me rafraîchir car j'ai un peu transpiré; ma peau est poisseuse. Une douche sera la bienvenue et me rendra un peu de dynamisme. L'air est frais et cela change de l'atmosphère lourde qu'il y avait avant l'orage. Je respire plus librement et m'essuie avec plaisir dans la grande serviette qui sent bon le linge séché dans la nature. À présent, je suis étendu et je prends sur le chevet un livre. Il me tombe rapidement des mains et je m'assoupis quelques instants avec l'image de ma propre mère, qui m'apparaît lors de l'endormissement, d'abord géante, puis de plus en plus petite pour finalement disparaître dans un lointain onirique. Le bruit d'un remue-ménage me ramène à la réalité, la salle à manger se remplit de monde et il me faut rejoindre les convives si je veux manger ici.

Je m'habille et je descends pour le dîner. Tout le monde s'agite, manifeste une gaîté exubérante et démonstrative, qui me paraît totalement artificielle. Tout ce bruit, toute cette joie factice m'indisposent. Je m'éclipse, je vais me rendre dans un petit restaurant pas loin où je serai plus tranquille.

Sur le chemin, les images défilent dans ma tête comme dans le film *Cinéma Paradiso* de Giuseppe Tornatore avec Philippe Noiret où Salvatore revoit toute sa vie à travers les événements survenus dans un vieux cinéma ; il est tour à tour enfant, adolescent et adulte. Je relance la bobine du film de ma vie :

« Quel murs' impose donc toujours entre les êtres humains et leur désir le plus intime, leur effroyable volonté de bonheur ? [...] Est-ce une nostalgie cultivée depuis l'enfance ? »

3. Françoise Sagan, *La garde du cœur*, chap. 9, Julliard.

